

SYNOPSIS

Dans son hôpital de Brest, une pneumologue découvre un lien direct entre des morts suspectes et la prise d'un médicament commercialisé depuis 30 ans, le Médiator. De l'isolement des débuts à l'explosion médiatique de l'affaire, l'histoire inspirée de la vie d'Irène Frachon, est une bataille de David contre Goliath pour voir enfin triompher la vérité.



ENTRETIEN AVEC EMMANUELLE BERECOT

Comment vous est venue l'idée de faire ce film ?

J'avais entendu parler de l'affaire du Médiator comme tout le monde, mais sans y prêter une attention aiguë. Je me souviens avoir été frappée par une déclaration du député Gérard Bapt à la radio, mais l'affaire ne me passionnait pas plus que ça. Ce sont les productrices d'Haut et Court, Caroline Benjo et Carole Scotta, qui se sont intéressées au livre d'Irène Frachon¹ et qui m'ont demandé de le lire.

Dans la mesure où c'était à Irène Frachon de décider à qui elle préférerait confier l'adaptation de son livre, j'ai déjeuné avec elle, à Paris, quelques mois après la sortie du livre, c'est-à-dire il y a près de six ans. J'ai tout de suite compris que cette femme haute en couleurs pouvait être un extraordinaire personnage de fiction. Racontée par elle, avec toute sa passion, avec

¹ Mediator 150mg, un livre d'Irène Frachon préfacé par Rony Brauman, editions-dialogues.fr (150 pages, 15,90 euros - 2010)

toute son émotivité, l'affaire prenait un tout autre relief. Ce n'était plus l'histoire du Médiateur, mais le combat de cette femme hors du commun.

Comment Irène Frachon vous est-elle apparue lors de cette première rencontre ?

Très naturelle, très spontanée, pas du tout politique. Une personne ordinaire à qui est arrivée une histoire extraordinaire. Quelqu'un qui n'agit pas par calcul. Dotée d'une énergie incroyable, une espèce de rouleau compresseur à la très grande joie de vivre. Irène rit beaucoup, même quand elle raconte des choses graves. Très émotive, elle passe assez vite du rire aux larmes. Son langage est assez fleuri, donnant l'impression de quelqu'un qui met sans arrêt les pieds dans le plat, et se fiche des conventions. Avançant sans cesse, quoi qu'il en coûte.

A l'issue de ce déjeuner qui avait lieu non loin du ministère de la Santé, j'ai dit à Caroline que j'étais partante à condition que le film soit l'histoire de cette femme. Et, finalement, on a eu la chance qu'Irène Frachon nous choisisse.

Comment avez-vous travaillé avec Irène Frachon ?

Les choses se sont faites en plusieurs temps. Quand je me suis engagée dans ce projet, j'avais deux autres films à faire : *Elle s'en va* et *La tête haute*. Dans un premier temps, je n'ai pas voulu écrire le scénario. Non seulement, je n'avais pas le temps, mais en plus je ne me sentais pas les épaules pour appréhender une histoire aussi complexe.

L'écriture du scénario a été confiée à Séverine Bosschem. Très vite, nous sommes parties toutes les deux pour Brest. Durant notre séjour, nous avons beaucoup côtoyé Irène, chez elle et à l'hôpital. Nous avons en outre rencontré tous les protagonistes brestois de l'affaire. Pendant des heures, devant notre dictaphone, Irène nous a raconté toute l'histoire. En gros, un peu moins de la moitié du film est constituée par l'adaptation du livre. L'autre moitié, c'est tout ce que l'on nous a raconté de vive voix, les confidences que les uns et les autres ont bien voulu nous faire.

De retour à Paris, nous avons ensuite rencontré les protagonistes parisiens de l'affaire, en particulier l'épidémiologiste de Gustave Roussy, « la taupe » de la CNAM, Anne Jouan, Gérard Bapt ... Pendant plus d'un an, Séverine Bosschem a travaillé de son côté. Elle a compilé les tonnes de documents qu'Irène lui avait confiés et a fini par parfaitement maîtriser l'aspect technique de l'histoire.

Ensuite, mais cette fois ensemble, nous avons défini les grandes lignes de la narration. Au total, l'écriture du film a duré environ trois ans : j'intervenais à chaque étape de manière à redéfinir la construction, circonscrire le récit, développer les différents personnages. Tout ça en faisant mes films à côté.

Enfin, quelques mois avant le tournage, j'ai réécrit le scénario pour me l'approprier. Pendant tout ce temps, oreille constamment attentive, Irène a toujours été disponible pour nous conseiller ou nous aider à corriger telle ou telle erreur. Tout comme Antoine, ce chercheur qui a beaucoup aidé Irène durant toute l'affaire, ou encore Anne Jouan, la journaliste du *Figaro*, qui nous ont, eux aussi, aidé, elle était très vigilante sur l'aspect factuel des choses.

A un moment s'est donc posée la question redoutable de savoir qui allait interpréter le rôle d'Irène Frachon.

Cette question, je me la suis posée immédiatement, avant même d'écrire le scénario. J'étais incapable d'y apporter une réponse. Je ne voyais aucune actrice française susceptible d'interpréter ce rôle. Vous imaginez le souci : pendant environ trois ans, à mesure que j'écrivais le scénario, je ne voyais pas qui allait être Irène Frachon.

La solution, c'est Catherine Deneuve qui l'a trouvée. Un soir qu'on dînait toutes les deux - on venait de finir *La Tête haute* – elle m'a parlé de l'actrice danoise qui joue dans *Borgen*. « *Vous devriez regarder cette série, cette actrice serait formidable pour ce rôle, et je crois qu'elle parle français* », ajouta-t-elle. Dès le lendemain, je me suis précipitée sur *Borgen*. Et j'ai aussi trouvé une interview de Sidse Babbett Knudsen dans laquelle, effectivement, elle s'exprimait, certes avec un accent, mais dans un relativement bon français. Ensuite, tout est allé très vite. Avec Caroline Benjo, nous sommes parties pour Copenhague. La rencontre s'est très bien passée. Sidse a lu le scénario qui, à l'époque, était encore un *work in progress*. Et, très vite, elle a accepté. Très franchement, si Catherine Deneuve n'avait pas eu cette idée, je pense que personne n'aurait pensé à Sidse pour ce rôle !

Restait à en informer Irène Frachon, qui était depuis le début très curieuse de savoir qui allait l'incarner. Nouveau déjeuner. Nous étions à vrai dire très inquiètes. N'allait-elle pas trouver ça bizarre que nous ayons choisi une actrice danoise dont elle n'avait jamais entendu parler ? C'est tout l'inverse qui s'est produit. A peine avons-nous prononcé le nom de Sidse, qu'elle s'est mise à crier. Elle était...extatique ! Nous ne le savions pas, évidemment, mais toute la famille Frachon est fan de *Borgen*. Pour Irène, être incarnée par Sidse relevait du rêve absolu.

S'agissant de cet aspect capital du casting, vous n'avez donc pas cherché à coller à la réalité. Vous auriez pu chercher une actrice bretonne...

D'abord, Irène Frachon n'est pas bretonne ! (rire). D'emblée j'ai compris que ce n'était pas un problème. Le combat de cette femme est universel. D'où qu'elle vienne, il a la même force. En revanche, je pensais qu'Irène Frachon pouvait être chagrinée. Après tout, elle est française, c'est une histoire française. Mais comme c'est quelqu'un d'une très grande intelligence, d'une grande ouverture d'esprit, d'une grande honnêteté intellectuelle, cela ne lui a posé aucun problème.

Irène Frachon, elle ne s'en est jamais cachée, est protestante. C'est même un aspect important, constitutif, de sa personnalité. Or, pour une raison que vous allez nous expliquer, cet aspect n'apparaît pas dans le film...

Vous avez raison, la foi d'Irène Frachon est un paramètre extrêmement important. Si elle a tenu le choc, c'est d'une part grâce à sa foi, d'autre part grâce à la cellule familiale incroyable qui l'entoure. Or, la foi d'Irène est totalement absente du film. Et la famille, disons qu'on ne la voit qu'en filigrane. La raison ? Ça n'aurait eu de sens que si ça n'était pas anecdotique, et on n'a pas le temps de tout raconter en deux heures ! Et puis, je voulais rendre cette histoire la plus universelle possible et du même coup ne pas trop singulariser Irène. Je précise d'ailleurs qu'elle n'a jamais exprimé le souhait de voir son appartenance religieuse mentionnée. Mais elle a bien voulu prêter sa croix huguenote à Sidse pour qu'elle la porte pendant tout le tournage. Cet aspect du personnage n'est donc pas totalement absent.

Vous vous souvenez de la première fois où Irène Frachon et Sidse Babett Knudsen se sont rencontrées ?

Bien sûr, même si je n'ai pas assisté au premier instant de leur rencontre. J'avais fait exprès d'arriver un quart d'heure plus tard. C'était dans un restaurant, près de la production, à Paris. Quand je suis arrivée, je les ai trouvées toutes les deux déjà en grande complicité. L'une et l'autre sont très chaleureuses, dotées d'une énergie exceptionnelle. Leurs énergies ont donc immédiatement connecté. Sidse évidemment ne connaissait ni Irène Frachon, ni l'affaire du Médiateur. Elle était totalement en découverte et en absorption du personnage qu'elle allait jouer.

Vous trouvez qu'elles se ressemblent physiquement toutes les deux ?

Non (rires). J'ai très vite abandonné l'idée de trouver une actrice ressemblante, d'abord parce qu'il n'y en a pas. La ressemblance entre Sidse et Irène réside dans l'énergie qu'elles sont capables toutes les deux de déployer, et leurs natures très « clownesques ».

Dans votre vie, aviez-vous déjà eu à faire au milieu médical ?

Beaucoup. Je pense d'ailleurs que c'est une des raisons pour lesquelles Irène Frachon a eu envie de me confier son histoire. Mon père était chirurgien cardiaque à l'hôpital Lariboisière, à Paris. Moi-même, pendant longtemps, j'ai voulu être chirurgien. Mes loisirs préférés du mercredi, du samedi, c'était d'aller voir mon père opérer. Dès l'âge de 10-12 ans, j'ai passé beaucoup de temps dans les blocs opératoires. J'ai fait mon stage de 3^e à Lariboisière, dans plusieurs services de chirurgie. J'ai toujours eu une fascination pour le milieu hospitalier. J'aime aller à l'hôpital. Je m'y sens bien. Je pense qu'Irène a été sensible à ça.

Avant de faire la Fémis, vous avez donc eu envie de faire des études de médecine ?

Oui. A peu près jusqu'à l'âge de 15 ans. Parfois, mon père me mettait en garde, m'expliquant que c'était un métier très dur pour les femmes. Pour les hommes aussi du reste - je ne le voyais presque jamais. Je me souviens que mon père était très remonté contre les laboratoires pharmaceutiques, leur lobby, leur puissance. C'était un sujet dont on parlait beaucoup à la maison.

Dans le film, il y a deux séquences extraordinaires d'un point de vue médical : une opération à cœur ouvert et une autopsie. Commençons par l'intervention. En fait, vous aviez donc déjà tous vos points de repère ?

Pour cette scène du bloc opératoire, j'étais effectivement en terrain connu. Ce qui ne m'a pas empêché, avant le tournage, de me rafraîchir la mémoire en allant assister à une intervention sur des valves cardiaques. Pendant le tournage, j'ai retrouvé toutes mes sensations. C'était hyper-excitant pour moi de filmer une opération à cœur ouvert, avec un vrai staff, celui du CHU de Brest, un vrai chirurgien, des vrais anesthésistes, une vraie panseuse...

Seule l'intervention était fausse, mais elle ressemble tellement à une vraie ! Ne serait-ce que pour des questions d'asepsie, je ne pouvais pas prendre le risque, avec les moyens du cinéma, de filmer une vraie intervention. J'aurais pu me servir des installations de caméra que l'on trouve souvent dans les blocs, mais je n'aurais eu que des images vidéo. Comme je voulais absolument pouvoir choisir mes axes, on a très vite opté pour la solution d'un tournage

classique, avec trois caméras – on ne pouvait pas refaire plusieurs fois les mêmes actions. Pour ce qui concerne l'intérieur du corps, on a eu recours aux effets spéciaux.

Votre parti-pris, quasi-tactile, était de montrer, presque de toucher les organes, le cœur, en particulier, avec la caméra.

Il était essentiel de voir les ravages organiques, physiques, causés par le Médiateur. De manière à ce que le spectateur puisse visualiser et ressentir ce que ce médicament a provoqué dans la chair de certaines personnes. Mais de toute façon, je tends toujours à faire un cinéma le plus incarné possible.

La scène de l'autopsie, maintenant. Là encore, vous avez eu recours aux effets spéciaux...

En effet ! On n'a pas tué l'actrice ! Je ne sais pas si c'est autorisé, mais je sais que j'aurais eu énormément de mal à filmer une véritable autopsie, le corps de quelqu'un à son insu. Avant le film, je n'en avais jamais vue. J'ai donc demandé à en voir une. C'est une expérience, comment dire... métaphysique ! Dans ma vie, il y aura un avant et un après cette autopsie. C'est à la fois vertigineux et insoutenable.

Il n'empêche que vous avez décidé de faire partager cette expérience aux spectateurs...

L'autopsie est dans le scénario depuis le début. Ça a été un moment important pour Irène, une sorte de révélation, un déclic. Après en avoir vu une, j'ai eu envie de faire partager mon expérience aux autres. Même si je sais très bien que certaines personnes voudront se cacher les yeux, je voulais, encore une fois, que le spectateur puisse éprouver physiquement les choses. Et Dieu sait si, au montage, on a édulcoré par rapport à tout ce qui a été filmé !

C'est rare que l'on montre au cinéma une telle scène d'autopsie. Impossible de ne pas réagir devant cette ouverture et cette mise en pièces d'un corps.

Il était important de trouver le juste équilibre afin de ne pas provoquer de rejet. On montre un peu mais pas ce qu'il y a de pire. La scène se concentre sur ce que ressent Irène devant ce que subit le corps de sa patiente.

Avant le tournage, avez-vous regardé des films ou des séries traitant de ce genre d'enquête?

Je regarde peu de séries. En revanche, j'ai regardé beaucoup de films d'enquête. Pour moi, *Erin Brockovich* est le repère absolu. Dans le genre, c'est un film parfait. J'ai aussi vu ou revu des films comme *Les Hommes du président*, *Norma Rae*, *Le Stratège*, *L'Idéaliste*, *Le Verdict*...

L'écriture et le découpage de La Fille de Brest sont très serrés. Résolument « à l'américaine »...

J'ai essayé en tout cas de tendre vers cette capacité qu'ont les Américains à raconter ce type d'histoire. La mise en scène tranche sans doute un peu avec celle de mes autres films. J'avais un souci d'efficacité que je n'ai pas habituellement.

Dans le film, un personnage dit : « On ne trouve que ce qu'on cherche ». On pourrait ajouter : « On ne filme bien que ce que l'on ressent fortement ».

J'ai besoin d'être passionnée par ce que je raconte. Plus qu'avec l'affaire du Médiateur, c'est avec le personnage d'Irène Frachon que j'ai trouvé un lien très fort.

Le film est, aussi, une charge terrible contre l'administration sanitaire. En ce sens, c'est, aussi, un film politique, très dénonciateur, qui va au delà du portrait de cette Erin Brockovich brestoise.

Je me cache derrière Irène. C'est elle qui dénonce, je ne fais que suivre son parcours. Je ne dénonce rien qu'elle ne dénonce pas elle-même. Tous les faits rapportés dans le film sont avérés.

Jacques Servier, le tout puissant patron du laboratoire qui porte son nom, n'apparaît pas dans le film. Pour quelles raisons ?

Nous nous sommes tenus au point de vue d'Irène Frachon. Elle ne s'est jamais rendue au laboratoire Servier. Elle n'a jamais rencontré Jacques Servier. Alors, évidemment, j'aurais pu tout de même montrer le « méchant » comme cela se fait souvent dans ce genre de film d'affrontement. J'ai un peu hésité mais finalement s'est imposé le fait qu'on allait raconter l'histoire uniquement du point de vue d'Irène. Et, qu'en conséquence, on ne verrait rien qu'elle n'a pas vu.

De nombreux spectateurs vont donc découvrir, en regardant votre film, la collusion qui peut exister entre certains médecins et certains laboratoires pharmaceutiques. Avant de vous intéresser à cette affaire, même si votre père vous en parlait, vous pensiez que ces pratiques pouvaient prendre de telles proportions ?

Je ne suis pas naïve, je connais la puissance des laboratoires pharmaceutiques. Mais je sais aussi qu'il y a plein de médecins qui travaillent très bien avec des laboratoires, sans conflit d'intérêt, ni corruption. Irène le dit dans le film : « Moi aussi, je collabore avec les labos et je suis pour l'innovation thérapeutique ».

Cela dit, certains faits m'ont tout de même plus que surpris dans cette affaire. Le fait par exemple qu'Antoine, le chercheur qui a aidé Irène à asseoir son dossier scientifiquement parlant, n'a pas été labellisé par l'Inserm tout simplement parce que des employés de Servier faisaient partie du jury. C'est hallucinant, non ?

Dans le film, il est dit : « Il n'y a pas de vrai combat sans peur ». La peur, sa peur, est omniprésente. Vous-même, cette peur, vous la ressentez ?

Non, pas du tout. Je ne suis pas quelqu'un de très peureux. Irène, elle, parle beaucoup de la peur qu'elle a ressentie. Il faut dire qu'elle a vécu de très sales moments. Par exemple, lorsqu'elle a été condamnée à retirer « Combien de morts ? », le sous-titre de son livre. Quand elle raconte cet épisode, on sent bien qu'elle a touché le fond. C'était difficile à rendre dans le film.

En revanche, même si c'est un film de genre, je ne voulais pas trop m'appesantir sur la parano qui a été la sienne, cette sensation d'avoir le monde entier contre elle, d'avoir plein d'ennemis. D'autant plus qu'elle n'a pas été menacée physiquement, ni elle, ni ses enfants. Il aurait fallu tordre la réalité pour incarner ça à l'écran, et j'ai toujours eu en tête de coller à la réalité de cette histoire, sans extrapoler, sans déformer les faits.

Elle a souvent dit que sa peur provenait du fait qu'elle imaginait qu'on pouvait s'en prendre à sa famille, à ses enfants. Cela lui était insupportable au point que si tel avait été le cas, elle aurait été prête à tout abandonner. Un mot sur son mari...

Cet homme aime sa femme inconditionnellement. Et c'est réciproque. Cette famille est incroyable, je n'en ai jamais vu de pareille ! La famille rêvée ! Des gens extrêmement unis qui s'admirent tous les uns les autres.

Quand j'ai fait lire le scénario, plusieurs personnes m'ont dit qu'une telle famille n'existe pas ; que ça ne peut pas exister.

Or, non seulement ça existe – toute l'équipe du film peut en témoigner ! - mais c'est grâce à cette cellule familiale extraordinaire qu'Irène a pu tenir. Elle n'était pas toute seule.

Deux politiques apparaissent dans le film. Gérard Bapt et Aquilino Morelle. Vous les avez rencontrés ?

Gérard Bapt, oui, Aquilino Morelle, non. S'agissant de ce dernier, la teneur de son rapport de l'Igas était tout ce qui nous intéressait. En revanche, Gérard Bapt, qui avait rencontré Irène, pouvait nourrir la fiction. J'ajoute que le ministre de la Santé de l'époque, Xavier Bertrand, pour lequel Irène a beaucoup de sympathie et qui s'est investi dans cette affaire, n'est qu'une silhouette dans le film.

Irène Frachon a dit à plusieurs reprises qu'il faudrait une loi qui punisse ceux qui attaquent les lanceurs d'alerte. Je suppose que vous êtes d'accord ?

Oui, mille fois d'accord. Les lanceurs d'alerte devraient être protégés et on devrait punir ceux qui les attaquent. C'est pourtant l'inverse qui vient de se produire lors d'un procès, au Luxembourg. Les lanceurs d'alerte ont été condamnés. Un tribunal a ainsi pu dire à un lanceur d'alerte : « Vous avez eu raison de révéler ces faits, mais comme c'est interdit, vous êtes condamnés. » C'est révoltant !

A votre avis, quel est le moteur du courage d'Irène Frachon ? Son sens aigu de la justice ?

Son pur instinct de médecin. Sa vocation sincère. Elle qui n'a jamais cherché à faire carrière est, de l'avis général, un très bon médecin. Une grande scientifique peut-être pas, mais une excellente praticienne, ça oui. Avec du flair et du génie dans ses diagnostics.

Si elle a réussi à aller au bout de son combat, c'est avant tout, je crois, du fait de son immense empathie pour les victimes. Et aussi de sa déontologie. Irène Frachon, c'est une Juste. Une pure. Dans sa grande candeur, elle ne voit pas le mal. Elle n'est médecin que pour accompagner et soigner les gens. Elle ne recherche pas le pouvoir et, du même coup, n'a jamais eu peur de se mouiller.

Comment Sidse Babett Knudsen a-t-elle à ce point réussi à endosser ce rôle ?

Avant le tournage, elle n'avait pas beaucoup parlé avec Irène. Elle tournait aux Etats-Unis ce qui l'a contraint à n'arriver qu'une semaine avant le tournage. Mon souhait était d'arriver à rendre compte à la fois de l'énergie incroyable et de la fantaisie d'Irène Frachon, qui est ce qu'on appelle « un personnage » dans la vie. Cet aspect des choses, nous l'avons beaucoup

travaillé avec Sidse. La démarche d'Irène, ses attitudes physiques, Sidse et moi avons cherché à les restituer.

Ça a pris un peu de temps à Sidse avant de « choper » le personnage et de se glisser dans la peau de cette femme inépuisable qui peut être aussi épuisante. Son bagout, sa vitalité, sa fantaisie verbale, sa joie de vivre à toute épreuve. On n'a jamais cherché l'imitation stricte, mais elle n'avait sans doute pas eu suffisamment le temps d'observer Irène. Il lui a suffi ensuite d'un après-midi passé dans la famille Frachon pour qu'un déclic se produise. Le travail sur les costumes a également participé au processus d'incarnation. Je tenais par ailleurs à ce que le rythme du film soit soutenu, et Sidse a fourni un travail colossal sur le débit et la prononciation des dialogues.

Selon vous, y-a-t-il des ressemblances entre d'Irène Frachon et Birgitte Nyborg, l'héroïne de Borgen ?

Birgitte Nyborg peut être redoutable. Elle fait de la politique, elle a envie de pouvoir. C'est, je crois, la grande différence avec Irène Frachon qui, elle, s'en contre-fiche. Elle cherche à faire triompher la justice, ce qui est très différent. Et ses motivations ne sont pas personnelles. Mais, chez l'une comme chez l'autre, on retrouve un peu le même type d'énergie, même si elle n'est pas déployée pour les mêmes raisons.

Quels ont été vos partis-pris en matière de lumière ?

On avait à filmer pas mal de scènes, en particulier d'intérieur, très difficiles, voire quasi-impossibles à éclairer, dans des décors peu cinématographiques. Comme en plus on tournait à un rythme effréné, il est arrivé qu'on n'ait pas le temps de faire la lumière stylisée que j'aurais souhaitée. Quand nous avons un peu de temps, on essayait de dramatiser les scènes et les décors par la lumière. Ainsi, par exemple, les scènes dans lesquelles on voit la « taupe », le type de la CNAM : l'univers lumineux n'a rien à voir avec celui des bureaux d'une administration.

Avec votre monteur, vous avez cherché à énormément découper le film, ce qui lui donne beaucoup de rythme

Le film était déjà très découpé dans sa conception au tournage, et c'était une volonté de départ. En effet, il y a énormément de plans et d'axes. C'est la première fois que je me frottais au film de genre. Je voulais que l'histoire avance, que le rythme de l'enquête nous emporte.

Après *La Tête Haute*, vous retrouvez Benoît Magimel

C'est un peu mon acteur fétiche ! Je voulais qu'il incarne Antoine, la main forte d'Irène, celui qui lui a apporté les compétences scientifiques qu'elle n'avait pas. Je savais qu'il pouvait avoir la bonhomie, la douceur, l'humanité, la trace d'enfance de ce personnage d'Antoine.

Irène a eu aussi beaucoup de chance, dans la qualité des gens qu'elle a rencontrés sur son chemin tout au long de cette histoire. Elle a été chef de guerre mais elle a eu de magnifiques soldats à ses côtés. Le film c'est aussi ça, une histoire d'équipe. Comme le dit un dialogue du film : Sans eux elle n'aurait rien fait. Mais eux n'auraient pas fait ce qu'elle a fait.

***La Tête haute, La Fille de Brest*, ces deux films sont en quelques sortes hantés par l'idée de justice**

Absolument. Depuis l'enfance, je suis obsédée par l'idée de la justice.

Vous vous considérez comme une cinéaste engagée ?

Non, pas si engagée, pas si militante que ça, honnêtement. J'ai mes opinions, mes idées et mes révoltes, mais elles sont peu suivies d'action. Il n'y a que derrière la caméra que je m'engage vraiment. Et si là je fais le portrait d'une femme engagée, ça ne dit pas que je le suis moi-même.

Vos films ont pourtant un vrai contenu politique

Tant mieux si mes films me permettent de m'investir et de m'exprimer un peu plus que je ne le fais en tant que citoyenne. Je ne suis pas extérieure à ce que je raconte, et j'en assume entièrement le point de vue.

Vous ne vous êtes jamais dit que vous pourriez vous-même interpréter Irène Frachon ?

Jamais ! Ça ne m'a même pas traversé l'esprit. De toute manière, il n'est plus question pour moi de jouer dans les films que je réalise.

J'adore le travail avec les acteurs. Me diriger moi-même, ce serait me priver du plaisir de travailler avec quelqu'un d'autre !

Au fond, Irène Frachon, c'est une véritable héroïne ?

Totalement ! L'énorme retentissement qu'a eu cette affaire tient je crois à ce qu'elle est, à sa personnalité, mais aussi au fait qu'elle est une femme.

Et c'est une femme qui réalise le film, et ce sont des femmes qui le produisent...

(rires) C'est exact !

Pour autant, on ne peut pas dire qu'Irène Frachon soit une féministe.

J'allais vous le dire. Je ne suis pas sûre qu'elle le soit, strictement. Je n'en sais rien, en fait. C'est une femme courageuse. Peut-être qu'elle a été sensible au fait que d'autres femmes transmettent son histoire.

**L'aspect pédagogique a-t-il été un souci constant pour l'écriture de *La Fille de Brest* ?
Ce n'est pas facile d'appréhender et donc de donner à comprendre des notions aussi complexes...**

Il était important que des gens qui ne savent rien de l'affaire du Médiateur puissent avoir envie d'aller voir *La Fille de Brest*. Au moment de l'écriture du film, cette préoccupation de vulgarisation était très présente. Comment faire comprendre ? Nous avons cherché à simplifier au maximum. A l'arrivée, le scénario est légèrement technique au début du film. Mais cet aspect disparaît ensuite complètement. Au fond, je pense que ce n'est pas très grave, dans ce type de film, de ne pas tout comprendre. Très vite, on s'attache au combat d'Irène, à ce qu'elle ressent, à ce qu'elle doit déployer comme énergie pour faire avancer les choses. Les aspects techniques deviennent une préoccupation mineure. Ce n'est pas très grave si les spectateurs ne comprennent pas toutes les subtilités de cette affaire. Souvent, dans les films d'enquête, même les meilleurs, on ne comprend pas tout. Prenez *Révélation*, par exemple,

le film de Michael Mann. J'adore ce film. Je ne comprends pas la moitié des trucs, mais je m'en fiche, je suis avec les personnages, j'ai envie d'avancer avec eux.

Des centaines de morts auraient pu être évitées si les laboratoires Servier et les autorités sanitaires avaient fait correctement leur travail de pharmacovigilance. Dès lors, comment qualifier l'attitude de la justice dans cette affaire ? Lente, trop lente ? Clémentine, trop clémentine ?

C'est un fait : pour l'instant, le procès au pénal est sans cesse repoussé. Espérons qu'il se passe enfin quelque chose. Les victimes, elles aussi, ont droit à la justice.

Irène Frachon cite parfois cette phrase d'Albert Einstein : « Le monde est dangereux à vivre non pas tant à cause de ceux qui font le mal, mais à cause de ceux qui regardent et laissent faire ».

C'est profondément ce que je pense. Nous sommes peu à pouvoir nous identifier à Irène Frachon. En revanche, nous sommes nombreux à pouvoir nous identifier à ceux qui regardent, sans rien faire, les autres régler les problèmes.



BIOGRAPHIE D'EMMANUELLE BERCOT

Après une formation de danseuse, Emmanuelle Bercot abandonne cette première passion pour se tourner vers le théâtre et devenir comédienne, avant de rentrer en 1994 à la Fémis. Elle y réalise en 1997 son premier court métrage *Les vacances* qui obtient le prix du Jury à Cannes. En 1999, *La puce*, son moyen métrage et film de fin d'études qui révéla la comédienne Isild Le Besco, est récompensé par le prix de la Cinéfondation à Cannes, et bénéficie d'une sortie en salles. Son premier long métrage de cinéma, *Clément*, est sélectionné en 2001 dans la section Un Certain Regard à Cannes, où il reçoit Le Prix de la Jeunesse. Avec son deuxième long métrage, *Backstage*, sélectionné en 2005 à la Mostra de Venise, elle continue d'explorer le mal-être adolescent, à travers la relation trouble qui unit une star de la chanson (Emmanuelle Seigner) à une jeune fan envahissante (Isild Le Besco). Elle continue en pointillé à être actrice, apparaissant chez Claude Miller, Bertrand Tavernier, Benoît Jacquot, Olivier Assayas, Maïwenn dont elle sera la co-scénariste pour le long métrage *Polisse*.

Pour la télévision, elle réalise *Le choix d'Elodie* en 1998 (Laurier d'Or 1999 de la télévision et Prix du Sénat), *Tirez sur le caviste*, dans la série *Suite Noire*, avec Niels Arestrup et Julie-Marie Parmentier (Prix du Syndicat français de la critique de cinéma et des films de télévision) en 2008, et en 2009 *Mes chères études*, unitaire pour Canal+. Au cinéma, Emmanuelle Bercot a réalisé en 2012 l'un des sketches du film *Les infidèles* avec Jean Dujardin et Gilles Lellouche, suivi du long-métrage *Elle s'en va*, sélection officielle du 63ème Festival International du Film de Berlin 2013. En 2015, elle présente en ouverture du Festival de Cannes son long métrage *La Tête haute* et reçoit en tant que comédienne le Prix d'interprétation féminine pour son rôle dans *Mon roi* de Maïwenn.



LISTE ARTISTIQUE

SIDSE BABETT KNUDSEN	IRÈNE FRACHON
BENOÎT MAGIMEL	ANTOINE LE BIHAN
CHARLOTTE LAEMMEL	PATOCHE
ISABELLE DE HERTOIGH	CORINNE ZACHARRIA
LARA NEUMANN	ANNE JOUAN
PHILIPPE UCHAN	AUBERT
PATRICK LIGARDES	BRUNO FRACHON
OLIVIER PASQUIER	ARSENE WEBER
GUSTAVE KERVERN	KERMAREC
PABLO PAULY	CHARLES JOSEPH-LOUDIN
MYRIAM AZENCOT	CATHERINE HAYNES
EDDIE CHIGNARA	CHRISTOPHE LAUGIER
RAPHAEL FERRET	FRED LE BIOSTAT
CHRISTOPHE MEYNET	DAVID l'assistant de recherche
GILLES TRETON	YANNICK JOBIC
GARANCE MAZURECK	FLORE MICHELET

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Emmanuelle BERCOT
Scénario, adaptation, dialogues	Séverine BOSSCHEM et Emmanuelle BERCOT
D'après le livre d'Irène FRACHON	« MEDIATOR 150 Mg » Publié en France aux Editions Dialogues
Collaboration au scénario	Romain COMPINGT
Producteurs	Caroline BENJO Carole SCOTTA Barbara LETELLIER

	Simon ARNAL
Montage	Julien LELOUP
Image	Guillaume SCHIFFMAN AFC
Son	Pierre ANDRÉ
	Jérôme CHENEVOY
	Séverin FAVRIAU
	Stéphane THIEBAUT
Musique originale	Martin WHEELER
	Bloum
Effets spéciaux	Pierre-Olivier PERSIN dit POP
Décors	Eric BARBOZA
Costumes	Pascaline CHAVANE
Casting	Antoinette BOULAT ARDA
	Sonia LARUE
Direction de production	Philippe DELEST
Régie	Karine PETITE
Scripte	Isabel RIBIS
1 ^{er} assistant mise en scène	Léonard VINDRY

